Zeitschrift: Sinfonia : offizielles Organ des Eidgenössischen Orchesterverband = organe officiel de la Société fédérale des orchestres

Herausgeber: Eidgenössischer Orchesterverband

Band: 29 (1968)

Heft: 11-12

Artikel: Erik Satie et le Groupe des Six

Autor: Muller-Moor, Ed.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-955751

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«Seine andere große Liebe, die indessen ebenfalls der unabläßigen Sorge um die Förderung des Liebhabermusizierens entsprang, war der Eidgenössische Orchesterverband. Schon im Gründungsausschuß begann sich 1917 sein Einfluß immer bestimmter Geltung zu verschaffen. An der Gründungsversammlung vom 21. April 1918 im prächtigen Zunfthaus zur Zimmerleuten in Zürich amtete Ernst Mathys als Tagespräsident. Er saß dann von 1918 bis 1936 als Vizepräsident im Zentralvorstand und wurde bei seinem Rücktritt zum Ehrenmitglied des Eidgenössischen Orchesterverbandes ernannt.

«Auch hier legte er seine Hände nie in den Schoß. Der Verband verdankt ihm unter vielem anderem die Geschichte der ersten zwanzig Jahre (1918—1938). Ehrenmitglied Ernst Mathys fehlte sozusagen an keiner Delegiertenversammlung. Seine Voten wurden stets sehr beachtet, sein Rat galt auch dem Zentralvorstand viel. Unvergeßlich wird die Ehrung bleiben, die dem einzigen damals noch lebenden Gründungsmitglied am 4. Mai 1968 — kurz vor seinem 85. Geburtstag — am Jubiläumsakt im Rahmen der Fünfzigjahrfeier des Eidgenössischen Orchesterverbandes im Großen Musiksaale des Casinos zu Bern in Anwesenheit von Herrn Bundesrat Tschudi zuteil wurde. Wir wußten ja, wie sehr sich unser lieber Freund auf dieses Jubiläum gefreut hatte.

«Ernst Mathys, der die Wohltaten der eigenen Musikübung für Leib und Seele aus persönlicher Erfahrung kannte, war zeit seines Lebens ein glühender Verteidiger der Sache des Liebhabermusizierens. Die Mechanisierung der Musikwiedergabe feiert seit den dreißiger Jahren ungeheure Triumphe. Die Versuchung, das eigene bescheidene Musizieren aufzugeben, wurde in den letzten Jahrzehnten riesengroß. Es brauchte daher edle Kämpfer wie Ernst Mathys, um die Flamme des Liebhabermusizierens hochzuhalten, immer wieder auf die Notwendigkeit des eigenen Musizierens wie auch des ernsthaften, disziplinierten Spielens unter kundiger Leitung im Orchesterensemble hinzuweisen und bis ins hohe Alter mit gutem Beispiel voranzugehen.

«Wir verdanken Ernst Mathys unendlich viel. Sein Leben war auch von unserer Warte aus gesehen ein reiches und erfülltes. Sein Andenken ruht tief in unsern dankerfüllten Herzen, und es wird ihm in den Kreisen des Berner Musikkollegiums wie des Eidgenössischen Orchesterverbandes stets größte Hochachtung und freundschaftliche Verehrung entgegengebracht werden. Diese Gewißheit stimmt uns alle, die wir das Leid um Ernst Mathys tragen und die wir es mit den Angehörigen unseres verehrten Freundes teilen, tröstlicher in diesen Tagen der Trauer.»

Ed. M. F.

Erik Satie et le Groupe des Six

On s'est longtemps contenté de considérer Satie avec dédain et superficialité, le traitant de farceur parce qu'il avait de l'humour à revendre et avait une idée trop élevée, trop pure de son art pour prendre au sérieux les «pions» et les «pompiers» qui donnaient le ton aux milieux officiels de la musique du Paris d'alors.

Dès ses premières compositions, «Ogives», «Sarabandes» (1886—87), Satie affirma son originalité et sa farouche indépendance par les audaces harmoniques que developpera plus tard — mais plus tard seulement — Claude Debussy à qui devait le lier une longue et bougonne amitié.

Le cheminement parallèle de Debussy et de Satie qui dura de 1890 aux premières années de ce siècle semble avoir pris fin avec l'apparition de «Pelléas et Mélisande». D'une persécutante et trop lucide intelligence, Satie sentit qu'irrévocablement il n'y avait «plus rien à faire de ce côté-là» et qu'il fallait «trouver autre chose».

A quarante ans, Satie s'assied donc en élève sage et discipliné sur les bancs de la classe de contrepoint où enseigne Albert Roussel, son cadet, qui le trouve «merveilleusement musicien».

Après trois ans d'études sévèrement conduites, Satie sort de la «Schola Cantorum» muni d'un diplôme contresigné par Vincent d'Indy («mon bon maître d'Indouille» dit Satie avec une irrévérencieuse tendresse) et Albert Roussel.

Satie n'a presque rien écrit durant cette studieuse retraite dont nous avons cependant quelques «Aperçus désagréables» (1908) parmi lesquels une fugue fort peu orthodoxe dont les déhanchements rythmiques ne sont pas sans parenté avec l'art des peintres cubistes d'alors.

En 1919 la princesse Edmond de Polignac commande à Satie une oeuvre le laissant libre d'en choisir la forme et le sujet. De fragments tirés de Platon dans la traduction française de Victor Cousin, Satie tire le livret d'une sorte d'oratorio qu'il intitule «drame symphonique» et où la musique s'efface, faisant tapissserie, derrière une déclamation elle-même sévèrement enclose dans les limites du ton presque détaché convenant à une narration. Aucun trémolo, aucun éclat de voix. L'émotion (dans «la Mort de Socrate» en particulier) naît de la tension presque insoutenable régnant entre la nudité extrême des moyens employés par Satie et l'intensité du récit.

Satie ne cessa de s'intéresser aux musiciens de la génération montante. A la fin de la guerre 1914—18, ces musiciens, à Paris, s'appelaient notamment Arthur Honegger, Darius Milhaud, Georges Auric, Louis Durey, Francis Poulenc et, une jolie jeune fille faisant bien dans le tableau, Germaine Tailleferre. Le groupe des «Six» (par opposition aux «Cinq» russes Balakirev, Borodine, Cui, Moussorgsky, Rimsky-Korsakov) est né au hasard d'un article du critique musical Henri Collet. Cette appellation fut saisie au vol par l'incomparable gobemouches que fut Jean Cocteau lequel s'employa d'une plume étincelante et paradoxale à défendre le groupe des Six.

Il fallait bien toute la virtuosité de l'auteur de «Le coq et l'arlequin» pour bonimenter comme il l'a fait un groupe d'artistes aux tendances aussi divergentes.

En effet, rien de plus opposé que le tempérament d'un Honegger enraciné de par ses origines zurichoises dans la tradition germanique et celui d'un Auric «monté» de son Montpellier natal à Paris pour y aérer une impertinence méridionale à laquelle l'ascendance judéo-provençale de Milhaud donne un accent plus massif, tandis qu'elle se tempère chez Poulenc de «la douceur angevine».

On tient ordinairement Honegger et Milhaud pour les «grands bâtisseurs» de cette aimable bande, laissant à Auric et Polenc le rôle d'amuseurs. C'est ignorer de ce dernier certaines oeuvres religieuses et dramatiques («Dialogues des Carmélites» et «La voix humaine»). *Ed. Muller-Moor*

La Nature en musique

Voici quelques suggestions humoristiques offertes à la Société des concerts Lamoureux par Arthur Honegger, journaliste... (Extrait de «Incantation aux fossiles»).

Ce générique qui revient périodiquement au programme des concerts Lamoureux est ce que l'on peut appeler une «spécialité-maison». C'est le choix aussi judicieux que raffiné de morceaux pouvant s'aligner sous la même étiquette et donner aux concerts cette unité fondamentale, indice des réalisations définitives. Celle de «la Nature en musique» a déjà servi à plusieurs reprises. Presqu'inévitablement cela débutait par la *Symphonie Pastorale* suivi des *Murmures de la Forêt* et des *Steppes de l'Asie Centrale.* Cette fois, un gros effort a été fait car, à part l'inamovible *Pastorale,* nous aurons *le Prélude à l'après-midi d'un faune* (un faune qui montre sa nature, je suppose), les *Fontaines de Rome* de Respighi, et même une *Suite pour un jour d'été* (non, pas à la montagne) de Jeanne Leleu, compositeur vivant.

Voilà un courageux renouvellement, et je sens que «la nature en musique» nous réserve encore de bien jolies surprises.

De temps en temps les concerts Lamoureux nous convient aussi à fêter «L'Héroïsme en musique» avec la *Symphonie héroïque,* un concerto de bravoure et la Marche héroïque de Saint-Saëns; ou encore «le Fantastique en musique» avec... oui, vous avez deviné: la *Symphonie fantastique.*

Tant de virtuosité intellectuelle n'est pas sans exercer une contagion et il est excusable que l'on soit saisi du désir d'apporter aussi sa modeste contribution. Que penserait-on, par exemple, de: »les Infirmités en musique», avec l'*Ouverture de la Muette de Portici,* le *Duo des deux aveugles,* un air de *Le Sourd ou l'Auberge pleine* et d'un fragment de *La Lépreuse?* Ou bien, moins attristant, «le Volatile en musique» où, avec originalité, nous négligerions le *Cygne* de Saint-Saëns, la *Chauve-souris,* la *Ballade des gros dindons* au bénéfice de *l'Oie du Caire* de Mozart, du *Cygne de Tuonela* de Sibelius, des *Canards mandarins* de Louis Beydts et de *la Pie voleuse* de Rossini? Nous pourrions même renouveler cet intéressant ensemble grâce à l'ouverture des *Deux pigeons* de Messager ou de celle de la *Colombe* de Gounod et compléter par le *Rossignol* ou *l'Oiseau de feu* de Strawinsky. Voilà, il me semble, un riche sujet!

Il y aurait aussi la «Bijouterie joaillerie en musique» groupant *l'Or du Rhin,* le *Timbre d'argent,* la *Perle du Brésil,* les *Diamants de la couronne,* les *Pêcheurs de perles,* la *Reine Topaze,* etc..., etc... Ou encore, «les Professions Libérales en musique» avec *Poète et Paysan,* la *Glaneuse* de Félix Fourdrain, les *Francs-Juges,* le *Calife de Bagdad!* N'insistons pas, les sujets de ce genre abondent, il